



Jeffrey MacDonald, à l'issue du procès de 1979 où il fut reconnu coupable de meurtres.

## LE JOURNALISTE ET L'ASSASSIN

RÉCIT

JANET MALCOLM

*L'étrange relation entre un accusé de meurtres et le journaliste censé écrire son histoire. Un livre stupéfiant issu d'une histoire vraie, enfin réédité.*

TTTT

Une dyade féminine américaine trône au sommet du genre littéraire désormais connu sous l'appellation de « non-fiction narrative » : Joan Didion et Janet Malcolm – non pas jumelles, mais exactes contemporaines, elles sont l'une et l'autre nées en 1934 et mortes en 2021. Si la première a accédé à la notoriété en France il y a quinze ans avec un livre autobiographique, *L'Année de la pensée magique*, récit de la traversée des mois de deuil qui ont suivi la mort de son époux, elle s'était fait connaître aux États-Unis dès les années 1960-1970 par le biais d'articles et d'ouvrages témoignant avec force et précision de l'état social et politique de son pays. Le talent de Janet Malcolm n'était pas de la même eau, qui s'est épanoui dans des investigations pénétrantes, où la réflexion éthique est mise au premier plan. Janet Malcolm a pris pied en France en 2013 **1**, quand a paru pour la première fois *Le Journaliste et l'Assassin*, depuis longtemps indisponible en

grand format comme dans sa version de poche, et aujourd'hui heureusement réédité. Un opus tranchant, étincelant d'acuité, dont la brièveté (quelque deux cents pages) ne dit rien des abyssales et captivantes profondeurs qui s'ouvrent sous les pieds de celui qui s'y plonge.

Le journaliste dont il est question s'appelle Joe McGinniss, et l'assassin Jeffrey MacDonald. Ce dernier, médecin militaire, fut accusé, en 1970, du meurtre de son épouse et de ses deux petites filles âgées de 5 et 2 ans. Blanchi, dans un premier temps, par un tribunal militaire, il fut néanmoins traduit, neuf ans après les faits, devant une cour de justice de Californie. Et c'est là que le journaliste Joe McGinniss fait irruption dans l'histoire, enrôlé par MacDonald et ses défenseurs pour suivre le procès de l'intérieur et en nourrir un livre. Au fil de la longue procédure, les deux hommes nouèrent une relation d'amitié – en apparence, du moins. Finalement, MacDonald fut lourdement condamné, mais l'incerti-

tude quant à sa culpabilité n'est pas du tout ce qui intéresse Janet Malcolm. Ce qu'elle scrute, fouille et analyse, c'est le procès qu'au lendemain de la parution de l'ouvrage de Joe McGinniss, où il était portraituré en assassin psychopathe, Jeffrey MacDonald intenta contre lui. L'accusant de mensonge, de trahison, de forfaiture.

Étudiant cette « *histoire d'amour trahie* » entre l'assassin et le journaliste – qui est aussi, et avant tout, l'histoire d'une manipulation réciproque –, Janet Malcolm s'empare avec vigueur des notions de loyauté, d'honnêteté, de responsabilité, d'obligation morale. Et ouvre la focale pour réfléchir, au-delà de ce cas précis, sur la relation qui se noue entre l'auteur et son sujet : le narcissisme du second, incapable de résister à l'intérêt qu'on lui porte, mais surtout le cynisme et l'opportunisme du premier, la nécessité dans laquelle il est – pour mieux dire, dans laquelle il se place en entreprenant un article ou un ouvrage – de transformer un individu ordinaire et pétri de contradictions en personnage tout ensemble caricatural et passionnant, si possible aussi attachant, « *plus grand que nature* ». C'est cela, le « *chancre inscrit au cœur de cette rose qu'est le journalisme* », écrit l'ironique et perspicace Janet Malcolm – sans négliger d'interroger sa propre morale journalistique. Faisant de cet opus un foudroyant et remuant traité d'éthique professionnelle et personnelle.

– **Nathalie Crom**

**1** Deux ouvrages de Janet Malcolm avaient été traduits dans les années 1980, *Un métier impossible: psychanalyste* et *Tempête aux archives Freud*. L'an dernier a paru aux éditions du Sous-sol *La Femme silencieuse*, admirable réflexion sur l'exercice de la biographie à travers l'examen du cas de Sylvia Plath.

| *The Journalist and the Murderer*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Lazare Bitoun, préface d'Emmanuel Carrère, éditions du Sous-sol, coll. Souterrains, 238 p., 11€.

## LES MONUMENTS DE PARIS

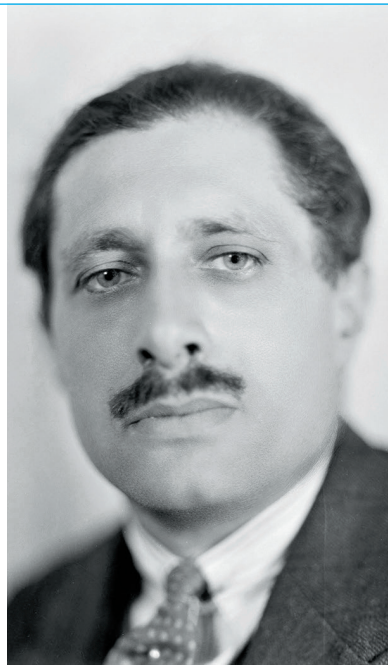
ROMAN

VIOLAINE HUISMAN

TTT

Qui donc est, au juste, le héros du troisième roman, historique et autobiographique, de Violaine Huisman ? Denis, le père (1929-2021) ? Ce touche-à-tout fulgurant, séducteur ambitieux, créateur de l'École française des attachés de presse comme d'autres de marketing, management, journalisme ; auteur d'essais de vulgarisation, concepteur de manuels de philosophie, aussi, pour élèves de terminale dépassés...

Ou bien est-ce le grand-père, Georges (1889-1957), fils d'immigrés, plus brillant encore que son troisième et dernier rejeton ? Chartiste, secrétaire général de l'Élysée sous Paul Doumer, directeur des Beaux-Arts de 1934 à 1940, il fut, auprès de Léon Blum et Jean Zay, un artisan culturel inspiré du Front populaire, désireux de démocratiser l'art, de soutenir les artistes, de rénover le patrimoine. Il lance les Palais de Chaillot, de Tokyo et de la découverte pour l'Exposition universelle de 1937. Il crée surtout, en 1939, un Festival de Cannes qu'il n'inaugurera pas. Georges Huisman est juif. En juin 1940, il part à Bordeaux rejoindre le Parlement, qui s'y est réfugié. On y discute du transfert du gouvernement en Afrique du Nord. Aussi sec, il s'embarque sur le *Massilia* avec Zay, Mendès France et Mandel pour le Maroc. Un piège. Les voilà accu-



sés, en août 1940, de désertion, quand dès juillet avait été interdite la participation à tout cabinet ministériel à qui-conque n'était pas né de parents français. D'Alger à Marseille, Georges survit alors misérablement avec sa famille.

C'est la mort proche d'un père ouvertement « adoré » qui a poussé Violaine Huisman à cette enquête familiale pleine de suspense, à ce roman-vérité où s'emboîtent vérités publiques et fan-

tasmes intimes, et où revivent en majesté des pages d'histoire politique et culturelle française trop ignorées. La romancière tisse à merveille l'officiel et le privé, le politique et ses coulisses, le destin de sa parentèle et celui d'un pays. Dans *Fugitive parce que reine* (2018), son premier opus, elle révélait les détresses et splendeurs d'une mère tragique ; elle évoquait son père via les désarrois amoureux de *Rose désert* (2019). La voilà tout entière attachée au côté mâle de la lignée, ses flamboyances et ses lâchetés. Mais que saura-t-elle finalement de l'amour fou de Georges, cette irrésistible et excentrique duchesse pour laquelle il n'abandonnera pourtant pas son fils Denis ? Et quelle part de Georges gardera farouchement en lui Denis, incapable de parler de son père, refusant peut-être de revivre de terribles années d'antisémitisme et de guerre ?

C'est pour mieux le connaître que Violaine Huisman a fait le voyage jusqu'à Georges. Que savons-nous, que voulons-nous savoir de nos parents ? Quels fantômes d'eux préservons-nous ? À 45 ans, l'autrice porte haut ceux de la mère et du père. Elle ne veut ni oublier, ni faire son deuil. Ils restent à ses côtés. « *Je te guetterai toujours, chuchote-t-elle à la fin au défunt "papa adoré". Ici et là-bas.* » — **Fabienne Pascaud** | Éd. Gallimard, 281 p., 19€.

L'écrivaine explore la branche mâle de sa famille, les vies publiques et intimes de son père, Denis, et de son illustre grand-père Georges Huisman (photo).

## QUI APRÈS NOUS VIVREZ

ROMAN NOIR

HERVÉ LE CORRE

TTT

Hervé Le Corre s'est imposé comme un incontournable du roman noir français, en particulier pour sa plume ciselée, capable de créer un alliage étonnant entre la poésie la plus sensorielle et un récit ancré dans le réel le plus âpre, des conflits du passé aux zones d'ombre du présent ou, comme ici, dans le crépuscule d'un futur où la fin de l'humanité n'a jamais été aussi palpable. Au vu de ce nouveau roman, l'avenir l'angoisse. Et pas qu'un peu. *Qui après nous vivrez*, traversé par la crise climatique, les épidémies et les pénuries, est une sorte d'avertissement quant au monde que nous devrions chercher à tout prix à éviter. L'ambiance postapocalyptique qui recouvre ses temporalités ne verse

jamais dans l'esthétique gratuite. Si les paysages de désolation, les carcasses rouillées et les autoroutes vides font bien partie du voyage, c'est pour mieux alerter le lecteur sur l'urgence d'agir.

Car Le Corre n'est pas moins engagé qu'à l'accoutumée, au contraire : entre les lignes, il pointe la vieille Europe des années 2020 comme responsable d'avoir foncé tête baissée vers le chaos. Dans ce monde d'après raconté à fleur de peau, le seul horizon reste d'ailleurs le souvenir de ce « monde d'avant » et de son « insouciance obstinée et fragile ». Tout en suivant à travers le temps de petits groupes de survivants, le romancier laisse la première place aux déclassés, comme à son habitude. Mais au fil des pages, malgré la noirceur du texte,

court une lumière qui réconciliera peut-être avec l'auteur ceux qui supportaient mal jusque-là son désespoir insoluble. Une lueur incarnée par le seul espoir encore tangible : les enfants. « *Depuis longtemps on n'espérait plus rien pour les enfants, sinon leur éviter le pire.* » Et cependant ce sont eux qui soutiennent les adultes, leur donnent la force d'avancer, font briller les derniers éclats de vie. Eux aussi qui illuminent ce titre mystérieux, emprunté aux premiers vers de *La Ballade des pendus*, du poète François Villon. Un seul regret : que la spiritualité ait si peu de place dans un texte où le monde matériel s'effondre, confinée au fanatisme religieux. — **Yoann Labroux Satabin** | Éd. Rivages/Noir, 400 p., 21,90€.

ARPENTÉ

RÉCIT

ALAIN FREUDIGER

**TTT**  
Le monde est une continuelle étrangeté. Pour en faire l'expérience, on peut traverser les terres et les mers. Ou rester sur place et remonter le temps, jusqu'à cet enfant que nous fûmes et qui naissait à tout. *Arpenté* doit être « considéré comme vécu par un personnage de trois à sept ans », prévient Alain Freudiger. Pour cet enfant, tout alentour est mystère. Alors il attrape le réel objet par objet, surface par surface. L'exploration commence par une urgence : « Je dois parler du sol. » C'est-à-dire du gravier de cette cour d'école, dont l'écrivain suisse de 46 ans se souvient comme de son « centre de gravité » primordial. Il y a ce « sol socle », et puis le buisson, le ruisseau, le « premier découpeur d'espace » qu'est la route. Et

puis encore les jouets, ce robot « transformeur » qu'il jalouse, le Velcro magique de ses « adidas bleues ».

Au-dessus des choses se déploient les premiers sentiments. Un rien suffit, comme ces « millions de grains de poussière » qui flottent dans la lumière du salon, lui donnant le vertige de l'infini. La scène a quelque chose de proustien – elle rappelle le final de « Combray », première partie de *Du côté de chez Swann* –, mais la simplicité délicate d'*Arpenté* fait plutôt penser à ces toiles d'art naïf où tout est neuf, beau, évident. L'horloge-coucou de Léon, le vieux voisin qui sera bientôt son « premier mort », l'initie au secret du temps. « Son passage, sa mesure, sont aussi un arpentage qu'il me faut apprivoiser », murmure l'écrivain, auteur d'une dizaine de



titres. Arpenter : le verbe a deux sens, mesurer et parcourir. Ils résument le métier qu'est l'enfance, ce pays un jour perdu (la rupture intervient ici en 1984) dont les réminiscences nous renvoient des images, et les bruits qui ont tracé la toute première « délimitation simple, celle entre le proche et le lointain ». Ce proche dont le temps exile, mais qu'on se prend parfois à vouloir arpenter encore, comme si. – **Youness Bousenna** | Éd. La Baconnière, 152 p., 18€.

Remonter le temps jusqu'aux années d'enfance. Retrouver, intacte, l'émotion des premières fois.

VIES ÉLECTRIQUES

ROMAN

DALIBOR FRIOUX

**TTT**

Les découvertes scientifiques se moquent bien du destin de ceux qui les ont effectuées et de leurs applications qui ne correspondent pas toujours aux ambitions qui y avaient présidé. Ce magnifique roman nous conte plusieurs aventures. Notamment celles de deux sommités scientifiques : Hans Berger, Allemand à cheval sur les XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, et Zenon Drohocki, savant polonais qui enseigna au Collège de France. Ce qui relie les deux hommes, qui ne sont pas de la même génération et ne se sont croisés que furtivement lors d'un congrès à Paris en 1937, c'est l'objet de leurs recherches : l'énergie psychique.

Hans consacre sa vie à comprendre comment il parvient à se connecter naturellement avec sa sœur Pauline : « *La transmission de pensée n'est pas qu'une hypothèse [...]. Elle existe, elle existe pour toi et moi, elle existe quelque part, elle existe pour d'autres. C'est dans l'ordre des choses.* » Son univers est dans son laboratoire. À Iéna, il ne vit que pour les ondes, les voltages, les électrodes et les expériences d'électrothérapie avec électrochocs, oscillographes, galvanomètres. Des outils pour tenter de capter les pensées des femmes et des hommes qui sont ses cobayes.

Drohocki, spécialiste de l'électro-physiologie et de l'électroencéphalographie, s'y essaye aussi, mais

dans un cadre différent. Déporté, il parvient à être nommé médecin à l'hôpital d'Auschwitz-Monowitz, ses compétences désarçonnant les médecins nazis : il fait fabriquer des machines pour, en principe, soigner les déportés victimes de troubles neuropsychiatriques. Mais les expériences menées sous les yeux fascinés des nazis ont en réalité pour but de procéder à un tri entre les vivants « réutilisables » et les condamnés. La possibilité de connaître, pour les maîtriser, les pensées des autres devient alors, pour ces fous de la race prétendument supérieure, qui ne veulent pas admettre qu'ils perdent la guerre, une obsession... – **Gilles Heuré** | Éd. Grasset, 384 p., 23€.

Avantages Télérama'

Film partenaire de la semaine

RETROUVEZ VOTRE INVITATION\* pour ce film sur [sorties.telerama.fr](http://sorties.telerama.fr)

\* OFFRE RÉSERVÉE AUX ABONNÉS, DANS LA LIMITE DES PLACES DISPONIBLES.



Les Lueurs d'Aden

Un film d'Amr Gamal

Aden, sud du Yémen. Isra'a et Ahmed mettent tout en œuvre pour offrir une vie normale et une éducation à leurs trois jeunes enfants. Lorsqu'ils apprennent qu'Isra'a est à nouveau enceinte, ils doivent prendre des décisions difficiles guidées uniquement par l'intérêt de leur famille.

EN SALLES LE 31 JANVIER

## EXORCISME

RÉCIT

GÉRALD BRONNER

TTT

Une légende rapportée dans *Exorcisme* raconte comment Roger Caillois et André Breton se seraient brouillés devant le prodige d'un pois sauteur du Mexique : alors que le premier cherchait à en percer le mystère en fendant la graine, le second aurait préféré en laisser intact l'aspect merveilleux ! Dans son incroyable récit autobiographique, organisé en deux mouvements, « Envoûtement » et « Désenvoûtement », le sociologue spécialiste des croyances collectives Gérard Bronner relate avec tendresse et ironie comment, longtemps possédé par André Breton et « la promesse d'un autre monde », il en est finalement venu à donner raison à Roger Caillois en perçant ici-bas les mécanismes de la crédulité. « La croyance est

cette machinerie extraordinaire qui transforme le désir en prémonition, puis cette prémonition en savoir. Il ne restait plus au réel qu'à se soumettre »...

Nancy, années 1980 et 1990 : issu d'un milieu populaire, élevé par sa mère, femme de ménage, avec un petit frère et une grande sœur, le jeune Bronner et sa « horde » de copains en mal de repères errent « entre le Quick et le centre commercial », flirtant avec la petite délinquance. « Nous étions tous pauvres mais rien ne nous poussait à la criminalité, et nos parents moins que quiconque. C'était nous. N'allez pas chercher plus loin », confie l'auteur, balayant ainsi toute lecture déterministe des événements. Celui qui préférera la sociologie de Raymond Boudon à celle de Pierre Bourdieu se rapproche pour l'heure de son oncle, Jean-Luc, versé dans l'occultisme et l'alchimie, et de son ami Nahil, fils de cartomancienne connecté à son corps astral. Pour entrer petit à petit

dans « la voie de l'initiation », fonder le groupe du Cerf (Chercheurs en réalisme fantastique), contrer les sortilèges malfaisants d'une secte sataniste ou guetter l'apocalypse à partir des arcanes millénaristes de la cité nancéenne, envahie par des corbeaux... Jusqu'à chuter, ensorcelé, superstitieux et semi-dépressif, dans ce « délicieux brasier du fanatisme », avant de se ressaisir grâce à la sociologie.

Le lecteur pourra s'agacer de ces nouvelles confidences du professeur désenchanté de la Sorbonne (et de ses piques antigauchistes systématiques), un an après son attaque contre les récits de transclasses, *Les Origines. Pourquoi devient-on qui l'on est ?* Ce serait ne pas comprendre l'attrait addictif pour cette « machine narrative » que sont tout à la fois la croyance et l'écriture. Dont la force conjointe produit ici un récit follement (dés)initiatique. — **Juliette Cerf** | Éd. Grasset, 240 p., 20 €.

## LE GRAND LARGE

ROMAN GRAPHIQUE

JEAN CREMERS

TT

Va, vis, deviens. Léonie n'a pas 17 ans lorsque ses parents la font embarquer dans une chaloupe avec des vivres et la poussent vers le large. Pas pour s'en débarrasser, mais parce que dans ce monde – qui ressemble fort au nôtre –, l'usage, les traditions le veulent ainsi. Tous les enfants, un jour ou l'autre, doivent mettre le cap au large pour trouver une terre promise où s'installer et vivre leur vie. Mais entre tempêtes, accidents, pillers et autres requins, cette grande traversée n'a rien d'une formalité. Tous ne partent pas avec les mêmes chances et nombreux sont ceux qui n'en reviennent jamais...

Allégorie à peine voilée des débuts de la vie d'adulte, du saut dans l'inconnu qui accompagne le départ du foyer parental, *Le Grand Large* hésite entre la fable et le récit d'aventures. Si péripéties et rebondissements ne manquent pas dans cette *Odyssée* minuscule, le dessinateur belge Jean Cremers sait aussi ménager des temps

morts, des planches muettes et contemplatives qui donnent de l'épaisseur à ses héros comme aux personnages secondaires qui s'invitent au fil des rencontres. Incarnation inattendue de la chance, de la providence, Agathe, la « grande sœur » un peu barjot qui prend Léonie et Balthazar sous son aile, est, à cet égard, particulièrement réussie. Gentiment frappadingue, cabossée par la vie, cette errante d'une cinquantaine d'années, avec ses tics, ses tocs et ses absences, apporte une

belle émotion à cette épopée maritime qui, étonnamment, évoque aussi parfois *Waterworld*, le film dystopique et violent de Kevin Reynolds, sorti en 1995. Tout n'est pas parfait dans ce *Grand Large* – trop de deus ex machina et de pistes laissées en jachère –, mais cet auteur de 27 ans possède un atout maître pour qui veut faire carrière dans le roman graphique, un rare sens du rythme et de la narration visuelle. À suivre!

— **Stéphane Jarno**

| Éd. Glénat, 248 p., 24,50 €.



Sur [Télérama.fr](http://Télérama.fr)  
Retrouvez  
LES 100  
MEILLEURS  
MANGAS